

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

VALLÉE DES ROIS

PAR

M. GEORGES BÉNÉDITE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance publique annuelle du vendredi 20 novembre 1925



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXV

INSTITUT
1925. — 22 bis.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165772

VALLÉE DES ROIS

PAR

M. GEORGES BÉNÉDITE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

L'ordre des faits que j'ai à vous exposer s'accorde avec mon sentiment personnel pour évoquer cette séance, déjà lointaine, où une voix, devenue elle aussi une voix du passé, racontait à cette même place la plus grande découverte accomplie sur le sol de l'Égypte depuis celle du Sérapéum de Memphis.

Ce fut une journée mémorable pour ceux qui s'intéressaient alors aux choses de l'Égypte et c'est resté pour nous, étudiants d'alors, un des plus lumineux souvenirs de notre jeunesse.

Un habitant de Gournah, explorant, pour exercer son industrie de chercheur d'antiquités, les environs de Deir

el Bahari, était tombé au hasard de ses sondages sur une cachette mystérieuse, la plus importante peut-être de celles que la région thébaine tenait en réserve depuis 3000 ans. C'est qu'il ne s'agissait pas cette fois de ces trésors qui ont tant surexcité l'imagination des Arabes, et surtout de ces hommes avides que flétrit et ridiculise Ibn Khaldoun dans ses *Prolegomènes*, car de son temps, en plein XIV^e siècle florissait, comme de nos jours, l'escroquerie au trésor caché. On avait affaire à cinq ou six siècles d'histoire de la plus grande époque, et, qui plus est, dans la personne même de leurs représentants.

Cette aventure eut lieu à une date qui flotte entre 1871 et 1875, sans plus de précision. Pendant plusieurs années, le secret de la cachette, ignoré de tout autre que du découvreur, éveilla cependant les soupçons des savants les plus clairvoyants. Maspero, en nous disant les siens quand il fit l'historique des événements nous montra de quelle façon l'acuité de son esprit lui avait permis de faire en chambre, si je puis m'exprimer ainsi, une découverte anticipée dans une nécropole située à mille lieues de Paris. Des statuettes funéraires royales, des vases canopes, des Livres des Morts et d'autres documents aux noms de personnages appartenant à la dynastie des grands prêtres d'Amon, mêlés à l'habituelle pacotille antique qu'on voit aux mains des marchands ou des voyageurs de retour d'Égypte témoignaient de l'existence d'une source importante exploitée clandestinement avec une prudente lenteur.

Il est bien évident qu'arrivé sur les bords du Nil pour prendre la succession de Mariette, ce savant ne pouvait perdre de vue le problème qui s'était ainsi posé à son

esprit. Je n'ai plus à faire connaître comment au mois de juillet de l'année 1881, le détrousseur de momies dont le nom est désormais historique, Mohammed Abd-er-Raçoul trouva raisonnable d'échanger son secret et la prison pour une somme de 400 livres et les fonctions de *réïs*, c'est-à-dire de contre-maître des fouilles de la région qu'il connaissait si bien, et comment quarante momies de rois et de reines et de figures historiques moins notoires firent en trois jours, sous le contrôle de M. Émile Brugsch, conservateur adjoint du Musée de Boulâq, leur sortie de la cachette où les grands-prêtres d'Amon les avaient déposées pour les mettre en sûreté. La première idée de Maspero, à la vue des objets circulant en Europe et surtout du Rituel de Païnodjem, acheté par le général Campbell avait été qu'on détenait le secret de la tombe de ce roi-prêtre. « Le succès dépassait toute espérance, écrivait-il quelques années plus tard : où je m'étais attendu à rencontrer deux ou trois roitelets obscurs, les fellahs avaient déterré des familles entières de pharaons. Et quels pharaons ! les plus illustres peut-être qui aient régné sur l'Égypte... »

On a depuis répété souvent en quelle occasion les prêtres d'Amon avaient pris cette étrange mais très nécessaire mesure. Une épidémie de profanation des tombes et de vols sévissait alors — autour de l'an 1030 avant notre ère — sur la rive gauche du Nil où cet événement nous oblige à nous arrêter avant de pénétrer dans la Vallée des Rois.

La plaine qui s'étend du pied de la montagne à la lisière des cultures, où s'échelonnent les ruines des temples des Rois morts, présente aujourd'hui l'aspect morne d'une

terre dévastée, percée de puits funéraires et mamelonnée de ces monticules qui marquent l'emplacement des villes détruites. C'est qu'en effet autour des temples et, empiétant sur la zone aujourd'hui cultivée, s'étendait un immense faubourg subdivisé en bourgades où s'entassait un nombre qu'on ne saurait évaluer d'employés et d'artisans vivant de la nécropole.

Cette population que les papyrus de l'époque gréco-romaine qualifie de *ἐκ τῶν Μεμνονεῖων* pour la distinguer de la population thébaine de l'autre rive exerçait, en effet, des métiers aussi variés que ceux de la ville des vivants. Elle comprenait des tailleurs de pierre, des fondeurs en métaux, des céramistes, des ébénistes, des tisseurs, des scribes, des peintres et tous les autres éléments qui faisaient partie du personnel hiérarchisé et spécialisé de ce que nous appelons aujourd'hui les Pompes funèbres. Des cabarets, une prison et une imposante force de police militaire achevaient la ressemblance avec une ville ordinaire. J'allais oublier de dire qu'elle avait un nom, qui ne paraît pas avoir survécu à l'époque pharaonique. Il n'est pas fréquemment cité, mais enfin il faut bien le donner puisqu'il existait. Elle s'appelait *Khefthernebes* « celle qui est en face de son maître », c'est-à-dire du dieu Amon, qui avait son temple de l'autre côté du Nil. On a fait remarquer que son gouverneur au temps du roi Haremheb était un des grands personnages du temps, puisqu'il était flabelifère à la droite du roi. Il détenait tous les pouvoirs civils et militaires.

En Égypte, le stage qui précédait l'enlèvement du corps hors de la vue des vivants n'avait rien de comparable aux

brèves, mais d'autant plus funèbres formalités de la maison mortuaire dans le monde moderne. De son lit à sa tombe s'écoulait un intervalle de près de trois mois. Les données d'Hérodote, complétées par celles de Diodore de Sicile sur les trois classes d'embaumement, cadrent avec les documents indigènes, sauf rectification. Le dernier travail du professeur Elliot Smith, auquel je me réfère pour tout ce qui touche à la momification, fait remarquer notamment que l'introduction des substances aromatiques dans le corps avant le bain est, dans presque tous les cas, en contradiction avec ce que nous apprennent les textes égyptiens et l'examen des momies. Il faut intervertir l'ordre des opérations.

Les soixante-dix jours affectés à l'immersion dans le bain de natron sont également à corriger, car nous savons par ces documents que les soixante-dix jours constituaient la durée totale du traitement. Faute d'avoir été un témoin oculaire — car, en somme, il est peu probable qu'il ait eu accès dans les laboratoires d'embaumement, Hérodote parle à peine de l'enveloppement dans les linceuls et les bandelettes. Bien qu'à plus grande distance, nous sommes mieux renseignés que lui par le papyrus n° 3 de Boulaq et le papyrus 5.158 du Louvre qui n'en est qu'un duplicatum très partiel.

Chaque bandelette avait son nom et l'enveloppement se faisait pendant que l'officiant récitait les formules. On voit passer, pendant ces litanies, l'encens, la graisse, l'or (pour les ongles), le lin de Saïs, l'huile épaisse, l'onguent des mains composée d'une fleur non identifiée, de résine de Coptos et de natron.

Ce rituel ne prenait le corps qu'à sa sortie d'une première salle d'opérations, où le paraschite (παράσχιτης) pratiquait l'incision dans le flanc gauche pour en extraire les viscères. Et, fait décidément acquis, et qui confirme Diodore, le cœur était laissé en place. S'il en eût été autrement, on ne comprendrait guère le passage des chapitres XXX et LXIV du *Livre des Morts* dans lequel le défunt fait appel à son témoignage et l'appelle « le double qui est dans mon sein », ni la présence sur la momie d'un gros scarabée en pierre dure portant gravée cette formule.

Pareille réserve dans le même écrivain grec est faite pour les reins. M. Elliot Smith la prend en considération, car il a constaté deux faits suffisamment justificatifs. Le premier c'est que les reins se trouvent indifféremment dans l'un ou l'autre des quatre vases canopes, associés par conséquent à des viscères variables : ils sont donc destitués de toute protection spéciale. Le second, c'est qu'au temps de la XXII^e dynastie où s'éclipse l'usage des vases-canopes — les viscères étant replacés dans la momie en petits paquets enveloppés et munis de la figurine en cire de leur génie protecteur — les reins forment un paquet séparé, dépourvu de figurines.

Ce même traitement appliqué au cœur et aux reins et qui leur conférait la même noblesse est en parallélisme avec le célèbre verset de Jérémie (xvii, 10) : *Moi, Iahvé, j'éprouve les cœurs et je sonde les reins*, et d'autres passages des Psaumes et de Job.

Si je me laissais aller à reprendre l'examen de toutes les questions soulevées par le savant praticien anglais, nous nous cantonnerions chez les paraschistes, les choa-

chytes et les taricheutes, cette triple confrérie des embau-
meurs au lieu de suivre, selon l'expression moderne,
l'enterrement.

Mais ici, dès les premiers pas, l'investigateur est embar-
rassé. Nous ne possédons aucun compte rendu d'obsèques
princières semblables à ceux que nous laissons à la pos-
térité. On se réfère communément aux représentations
des tombeaux célèbres d'Haremheb, d'Amenemheb, de
Ramosé et autres, où le thème des funérailles est traité
avec un certain développement. On n'y voit pourtant
pas d'où part le convoi, composé de pleureuses, de parents,
d'amis, de quelques traîneaux funèbres, dans l'un desquels
le mort est presque aussi fleuri qu'un mort d'aujourd'hui,
mais d'autre manière; on y voit aussi, comme dans tous
les cortèges, les inévitables danseurs et, accroupi sur un
traîneau un individu cousu dans une peau de bœuf qui
s'appelle le *tekenou* et qui jouait le rôle de la victime,
peut-être figurée, du sacrifice humain. Mais le peloton le
plus important est celui des porteurs, chargé de tout le
mobilier funéraire et d'un approvisionnement de comes-
tibles, thème éternel que l'artiste aurait pu dessiner les
yeux fermés.

Où se rassemblait-on? A la maison mortuaire? Mais le
corps devenu momie n'y était plus.

Il nous faut donc supposer l'existence d'un emplacement
réservé, sur la rive gauche, où la momie allait rejoindre à
la veille des funérailles tout l'indispensable matériel d'acces-
soires et d'offrandes que, pendant près de trois mois,
la famille et les amis y avaient rassemblé; car en Égypte,
le mort donnait largement le temps de ne pas l'oublier.

La concordance du thème des funérailles sur l'eau n'implique pas la traversée du fleuve, le Nil étant la voie tout indiquée pour des parcours de quelque longueur. Mais cette dernière promenade du défunt en bateau avait une signification religieuse. La rame était censée le conduire à Busiris et la voile à Abydos où se trouvaient les deux tombeaux mystiques d'Osiris dont il avait pris le rôle.

La question ne se pose pas de la même manière pour le *Roi*. C'est l'existence même du convoi funèbre qu'il s'agirait de prouver. Il n'en existe aucune représentation.

Ce n'est pas, bien entendu, dans le tombeau qu'il conviendrait de l'aller chercher, mais dans le *memnonium*, temple de son culte funèbre. Or celui de Ramsès III à Médinet Abou, qui nous est parvenu intégral dans ses parties essentielles, ne contient aucune allusion écrite ou figurée à cette cérémonie.

Je ne sais pas ce qui a retenu les égyptologues de dire que si le convoi funèbre du pharaon n'est pas représenté, c'est qu'il n'existait pas. En sa qualité de dieu, dira-t-on, le roi n'aimait pas qu'on parlât de son enterrement et c'était là l'épisode de sa mort sur lequel il convenait de ne pas insister, encore moins d'en faire mention à la postérité. Nous répondrons que cette attitude lui convenait aussi bien au lendemain de sa mort. Sa momie devait passer directement et sans inutiles témoins des ateliers de l'embaumement au temple où l'office des morts, à savoir *l'Ouverture de la Bouche*, était célébré avec toute la solennité voulue, en présence des grands, des délégations venues de tous les points du territoire et de tous ceux qui

pouvaient avoir accès dans la grande cour du *memnonium*, et qui, bien entendu, ne voyaient rien. Ce n'est donc pas, dans cette hypothèse, à l'entrée du tombeau qu'avait lieu ce cérémonial. On en comprendra facilement la raison en pénétrant dans la Vallée des Rois.

L'auguste vallée qui porte aujourd'hui ce nom et celui tout aussi connu de Bibân-el-Moloûk que lui ont donné les fellahs, serpente et se ramifie dans un massif de la chaîne libyque qui s'arrondit en un vaste amphithéâtre en face de Thèbes. Elle débouche au nord à un peu moins d'un kilomètre du Nil, descendue d'une hauteur coiffée d'un capuchon pyramidal qui donne sa physionomie à tout le massif et le signale de loin au voyageur.

On s'est demandé avec raison si cette silhouette grandiose de la montagne qui tranche sur l'horizontalité d'une crête continue et passablement monotone n'avait pas fixé, dès l'origine, la destinée de Thèbes en cette région ; car on sait l'influence qu'exerce l'aspect des sites naturels sur les populations en quête d'une station. Si la divinité qui les habite s'y montre propice aux arrivants, ils y installent un culte qui devient le centre de toute leur vie rudimentaire. Que celui des Bibân-el-Moloûk ait un passé multimillénaire, c'est ce que prouve l'importante station paléolithique d'où proviennent les premiers silex qui ont posé en 1869 la question du préhistorique égyptien.

Mais quand on entre dans la vallée dont les affluents s'étranglent en étroites gorges à parois escarpées, l'effet est bien autrement saisissant. Les petits rois thébains, contemporains de la domination des Hycsos, ne s'y ris-

quèrent pas pour y creuser leur cimetière et s'établirent prudemment à son débouché comme au seuil de cet Occident dont Hâthor, la Proserpine égyptienne, faisait les honneurs en sortant du sycomore sacré qui l'abritait, une main secourable versant la fiole d'eau purificatrice ou simplement rafraîchissante, J'ai quelquefois pensé à cette fiole de la déesse lors de mes tournées dans ces chemins arides et j'en ai clairement compris l'opportunité. Cette première nécropole, déjà très dévastée, du temps de Mariette, n'existe plus aujourd'hui qu'à l'état de souvenir.

Mais des temps nouveaux vont commencer pour Thèbes et pour sa nécropole, Les Hycsos sont expulsés ; et si Ahmôsis I^{er}, le libérateur de l'Égypte, ne dérogea pas encore à la coutume de loger sa momie quelque part dans ce vieux cimetière de Drah abou l'Neggah, son successeur Aménophis I^{er}, soucieux de s'abriter mieux, s'enfonça si loin dans la vallée que sa tombe n'a été découverte qu'en 1914 par Lord Carnarvon et H. Carter.

Dès lors et pendant cinq cent ans, les pharaons de trois dynasties se sont logés sans ordre et à l'aventure dans tous les replis de la montagne, deux d'entre eux ayant fait choix d'un bras plus éloigné, qu'on a aujourd'hui dénommé Vallée de l'Ouest, tandis que les autres se sont entassés dans le réseau le plus rapproché et le plus ramifié qui porte le nom conventionnel de vallée de l'Est. Dans les deux vallées, nous avons la preuve qu'ils s'y sont souvent repris à plusieurs fois avant de pousser à fond les couloirs et les escaliers souterrains de leur « Maison d'Éternité ».

Le numérotage de Wilkinson, porte à vingt-six sur soixante et un (chiffre actuel) le nombre des hypogées et puits inachevés et parfois réemployés à d'autres époques.

Par les tombeaux royaux les plus récemment découverts nous savons que la momie, revêtue de deux ou trois cercueils, était déposée dans un lourd sarcophage en pierre, placé dans une sorte d'alcôve en contrebas d'un salon souterrain ayant son plafond soutenu par deux, quatre ou six piliers, qui s'appelait la *chambre d'Or*, qu'elle y était entourée de tout son mobilier et d'une nourriture perpétuelle sous forme de pièces de boucherie et de volailles momifiées, de tout un approvisionnement de mets solides et liquides, d'onguents sacrés et de parfums profanes.

Mais voici surtout où je veux en venir. Dans sa demeure dernière, le défunt était séparé et abrité des vivants par plusieurs portes convenablement murées avec des solides moellons. Sur cette maçonnerie était étalé un crépi, parsemé, avant qu'il ne séchât, de cachets, apposés avec le sceau royal. On voit aussi apparaître celui de la nécropole, qui représente le chacal Anubis accroupi au-dessus de trois rangées de captifs agenouillés et ligotés comme pour recevoir le coup de massue du sacrificateur. Ne serait-ce pas là le sort fait aux prisonniers de guerre, employés aux plus durs travaux du cimetière royal, comme le moyen le plus catégorique de faire disparaître des témoins dangereux.

Le secret le plus absolu devait avoir été requis pour soustraire l'hypogée aux regards des survivants, car, la dernière porte murée et scellée, on la submergeait sous

un cône d'éboulis, provenant des gravats de l'excavation et le pied de la montagne reprenait son premier aspect. Il n'y avait donc pas lieu de célébrer un cérémonial pompeux en présence de plusieurs centaines de témoins, (c'est même milliers qu'il faudrait dire), puisque le plus grand mystère était la condition essentielle de l'entrée du roi dans sa catacombe. *Mystère* est d'ailleurs le sens du chacal accroupi. C'est une belle mise en scène d'opéra en moins ; mais je crois que c'est la vérité historique en plus.

Quelque soin qu'on ait pris d'assurer ce secret, les tâtonnements des carriers pour creuser de nouvelles syringes les faisaient parfois tomber sur les cônes d'éboulis artificiels. Peut-être aussi existait-il dans les bureaux de la nécropole un plan secret du cimetière souterrain. Toujours est-il que dès la fin de la XX^e dynastie, à la faveur des troubles et du désordre administratif, la violation et la spoliation des tombeaux royaux s'est produite en des circonstances qui nous sont retracées par le papyrus Abbot du Musée britannique. Depuis sa publication, plusieurs autres documents judiciaires de la même famille sont venus éclairer tout ce recoin funèbre de l'histoire du nouvel Empire ; et pour serrer de plus près la question, on a fait intervenir les documents qui se rapportent aux plaintes et aux grèves des ouvriers de la nécropole, et essayé de démontrer la relation qui existait entre une population affamée et la violation des sépultures, accomplie avec une sauvagerie qui n'est pas la condition nécessaire du vol ; car elle ne consistait pas seulement à maltraiter les momies pour les dépouiler de leurs bijoux et amulettes et aussi

de la plaque d'or appliquée sur l'incision du flanc gauche, mais à briser tout ce qui n'était pas transportable.

On savait, depuis le mémoire de Maspero que c'est par l'intervention des rois-prêtres que des dispositions furent prises pour parer à ce danger : déplacement, démaillottage et visite des momies ; procès-verbaux de ces visites inscrits sur les linceuls, système de contrôle appliqué d'ailleurs dans le plus grand désordre. C'est à grand peine que chaque momie retrouva son cercueil et pour beaucoup il se fit de singuliers échanges. Il y aurait aussi un chapitre à écrire sur les procédés employés pour rendre une apparence à celles qui en avait perdu toute espèce. On s'aidait du premier objet tombé sous la main et de ces momies on a fait de véritables boîtes à surprises.

Un fait à retenir c'est que ces rois-prêtres ainsi que leurs épouses, instruits par l'exemple, s'étaient dispensés de s'assurer des tombes individuelles.

Le certain c'est qu'elles sont introuvables. On voit d'ailleurs dès ce moment, les morts élire domicile, à la façon des vivants, dans une cité funéraire déjà construite. Certes il n'y avait pas pénurie de logements ; le palais souterrain creusé pour un seul devenait la *maison à louer* de morts de moins haut parage. Mais la nécropole étant devenue le bien propre des embaumeurs, il fallait en passer par eux pour s'assurer ce dernier logis.

La situation ne fit que s'aggraver à mesure qu'on s'éloigne du temps où Thèbes perdit son rang de capitale. Parmi les nombreux documents de la papyrologie grecque, contemporaine de cette décadence, on cite comme très caractéristique la lettre d'un coachyte thébain au gouver-

neur du district relative à une descente des voleurs dans une tombe de son entreprise. On avait dépouillé ses momies, emporté leurs accessoires et laissé la porte de la tombe ouverte, si bien que les cadavres avaient reçu la visite des loups.

Un silence à peu près complet va se faire sur les tombes royales jusqu'à l'arrivée de Strabon, vers l'an 20 avant J.-C. Négligeons le passage de Diodore qui n'a pas plus visité la vallée qu'Hécatee d'Abdère, sa source favorite, et ne prenons en considération que le chiffre de *quarante tombeaux* dignes d'être vus, donné par le géographe grec, nous en concluons nécessairement que la nécropole royale avait été presque intégralement violée.

Les touristes grecs et latins n'en ont guère visité que quatorze, si l'on s'en rapporte aux inscriptions qu'ils y ont laissées. Le recueil de M. Jules Baillet dépasse deux mille contre cent vingt-trois connues au temps de Letronne : aucune ne remonte au delà des derniers Ptolemées.

Lors de l'Expédition française, il n'y avait plus que onze tombes d'accessibles, nombre porté à douze par la découverte de celle d'Aménophis III et qui va s'accroître et passer à vingt-cinq dans le plan de Wilkinson dressé en 1835. Il comprenait la plus célèbre de toutes, celle de Séthôsis I^{er}, découverte par Belzoni en 1818.

Strabon fut bien inspiré le jour où il inscrivit sur ses tablettes ce nombre 40 : il n'en a pas fait seulement le pivot de nos discussions, mais l'agent propulseur des plus récentes découvertes. Si vous en extrayez les vingt-cinq tombeaux du plan Wilkinson, la promesse de quinze

tombeaux miroite devant vos yeux qui restent à répartir entre les rois non sortis.

De l'année 1898 à l'année 1908, nous avons assisté à un grand jeu archéologique qui pourrait s'appeler *le jeu des quarante tombeaux*. C'est d'abord M. V. Loret qui entre, en février 1898, dans le tombeau de Thoutmôsis III, mais son coup de filet le plus heureux fut la découverte de l'hypogée d'Aménophis II, devenue la cachette de neuf momies royales, parmi lesquelles celle de Ménéphthah, qui par conséquent n'avait pas été submergé avec son armée dans les eaux de la mer Rouge. Au même compte, il convient d'inscrire le tombeau de Thoutmôsis I^{er} et d'un certain prince Maherprê. De 1902 à 1908, l'Américain Théodore Davis vint semer ses dollars dans la fameuse vallée et, s'étant assuré le concours d'abord de M. H. Carter, puis de M. Ayrton, mit au jour six nouvelles tombes, celles de Thoutmôsis IV, Haremheb et Siphthah (cités par ordre chronologique), celle de la célèbre reine Hatshepsout, la prétendue tombe de la reine Tîyi où fut trouvé le cercueil d'Aménophis IV, la plus magnifique enveloppe d'orfèvrerie, c'est le cas de le dire, qui ait recouvert une momie, et enfin cette sépulture qui valait mieux qu'aucune tombe royale, celle des parents de la reine Tîyi.

Si la première découverte livra deux momies de femmes en leur cercueil, à défaut du roi qui se trouvait depuis dix-sept ans au Musée du Caire; la seconde fit apparaître neuf momies royales. Ce fut vraiment un coup de filet comparable à la grande découverte de 1881.

Passons les rapidement en revue. D'abord le propriétaire de la tombe. Aménophis II n'avait pas quitté son cercueil

qui reposait et repose encore dans son sarcophage, bien en place dans la Chambre d'or. Ses hôtes, déménagés dans les circonstances que nous connaissons, étaient emmagasinés dans une des quatre petites chambres latérales. C'étaient son fils Thoutmôsis IV et son petit-fils Aménophis III. Voici maintenant Menephtah, le prétendu pharaon de l'Exode, Siphtah et Séthosis II; enfin Ramsès IV, V et VI, — ce qui faisait trois rois de la XVIII^e dynastie, trois rois de la XIX^e et trois rois de la XX^e, une délégation historique en règle!

Leurs tombeaux, à l'exception de ceux de Thoutmôsis IV et de Siphtah étaient déjà en notre possession. Outre l'apport d'un tel nombre de momies royales et qui nous rendait celle de l'un des plus grands rois de l'Égypte, Aménophis III, cette découverte suivie l'année d'après par celle des tombeaux de Thoutmôsis I^{er} et d'un certain prince Maherprê, a été un fait archéologique d'une grande portée. Il a dissipé, en premier lieu, l'erreur relative à la disposition chronologique de la nécropole : il a déterminé très nettement le plan typique des tombes royales de la XVIII^e dynastie et, bien que le mobilier funéraire, à l'état de débris, n'ait pu produire sur le profane qu'un effet peu engageant, il nous a aidés à reconstituer, avant d'autres découvertes, mieux servies par les hasards de l'histoire, les éléments du mobilier funéraire royal.

L'histoire d'une des plus merveilleuses industries, la verrerie, y a gagné. A propos des gobelets en pâte de verre au nom de la princesse Nsikhonsou, Maspero était heureux de proclamer en 1886, que le verre d'origine égyptienne remontait au moins au X^e siècle avant notre

ère. Flinders Pétrie par sa trouvaille de Tell el-Amarna en 1889, reculait cette date au milieu du XIV^e siècle et Victor Loret au milieu du XV^e siècle. Les échantillons de vases et autres objets en pâte de verre opaque et polychrome ramassés chez Aménophis II sont d'une technique inexplicable sans un long passé derrière eux. Comptons que l'avenir confirmera nos vues.

Maspero avait à peine repris la direction du Service des Antiquités que l'Américain Théodore Davis vint lui proposer de reprendre l'exploration de la Vallée des Rois. Toujours les quarante tombeaux de Strabon! M. Loret venait de porter à vingt-huit le nombre à défalquer et surtout d'allumer les plus beaux espoirs par la rapidité avec laquelle il avait gagné la partie. Maspero y fut d'autant plus consentant que Th. Davis acceptait l'adjonction d'un inspecteur général du service, qui n'était autre que M. Howard Carter.

Nous allons le voir à l'œuvre. Le contrat en poche, par où commencer? Ils s'amuse à nettoyer la première petite vallée qui débouche à gauche de l'artère principale. Un minuscule débris d'objet en albâtre gravé au cartouche de Thoutmôsis IV, leur donne à penser qu'ils sont sur la bonne piste. On travaille ferme mais ce n'est qu'à la seconde campagne, en janvier 1903, qu'on voit les signes précurseurs de la tombe. On l'atteint. Déjà, parmi les débris ramassés à l'entrée, est un manche de hache au nom du même roi. Sur tout le parcours du couloir descendant, interrompu en son milieu par un escalier, d'autres débris révèlent que la tombe a été violée. Mais c'est bien là l'hypogée typique des rois de la

XVIII^e dynastie, tel que les fouilles de M. Loret nous l'ont fait connaître : un premier grand couloir descendant par un angle presque vertigineux et coupé d'un ou de deux escaliers qui en précipitent encore la descente ; — un puits carré barra ensuite la route, qu'il faut franchir en jetant un pont de planches ; une belle pièce rectangulaire à deux piliers, ayant son grand axe perpendiculaire à celui du couloir ; — et à partir d'ici le plan du tombeau qui forme un coude, suit cette nouvelle direction pour aboutir (toujours en descendant) à la *Chambre d'or*, flanquée des quatre petits cabinets traditionnels.

On ne s'attendait pas à trouver la momie royale que Loret nous avait rendue ; mais on fut pris de saisissement au désagréable spectacle d'une momie d'enfant de huit à neuf ans, entièrement démaillotée et dressée sur ses pieds contre le mur de l'un des cabinets. Cette lugubre facétie des anciens spoliateurs mise à part, la découverte de cet hypogée fut pour Carter et Davis une belle entrée de jeu en même temps qu'une leçon complémentaire sur l'équipement rituel de la tombe royale.

1^o Ils eurent d'abord la confirmation du mode de scellement des portes murées ;

2^o ils trouvèrent ensuite dans la *Chambre d'or* les quatre figures magiques prescrites par le chapitre CI du *Livre des Morts*, qui devaient être placées aux quatre points cardinaux, rite funéraire illustré par les quatre stèles orientées du musée de Marseille auxquelles est attaché le nom de notre vénéré confrère M. Édouard Naville qui les a fait connaître ;

3^o diverses figures humaines et animales en cèdre

bitumé, qui reparaitront plus ou moins complètes en d'autres tombeaux ;

4° la caisse magnifiquement historiée du char royal, préluant ainsi à la célèbre découverte qui sera le bouquet de ce feu d'artifice archéologique ;

5° la collection complète des figurines funéraires royales dites *oushebtious* ;

6° une abondance inusitée d'amulettes et de simulacres en faïence, industrie alors très florissantes, y remplaçant les métaux, le bois doré et autres matières ;

et 7° comme élément inédit, le gantelet d'armes en cuir du roi.

La même année 1903, c'est la tombe de la fameuse reine Hatshepsout que les deux compagnons de fouilles découvrent ; mais elle est si pleinement obstruée qu'ils ne parviennent au sarcophage brisé que l'année suivante (février 1904).

Carter acquitte le service des antiquités et c'est maintenant M. Edward R. Ayrton qui va seconder Théodore Davis et découvrir le 21 décembre 1905 la tombe du roi Siptah. Jusqu'alors Davis avait exploré, en sautant d'un endroit à l'autre, les différents aspects de la vallée. Ce jeu de hasard fut abandonné pour le système du nettoyage à fond de chaque bras, en déchaussant le bas de la roche et en allant de proche en proche. Ses travailleurs suivaient et contournaient le pied de la montagne, fouillant chaque anfractuosité et ne négligeant que le débouché des torrents, contre-indiqué pour l'emplacement d'une sépulture.

Quand il exposa à Maspero son nouveau programme, celui-ci lui répondit : « Il exige de l'argent, de la persé-

véance et de la patience : je ne suis pas sûr de ce dernier point. » « J'acceptais, nous raconte Davis, les observations de M. Maspero, mais j'ajoutais l'espérance au catalogue. »

Le plus clair de cette dernière découverte fut de démontrer que Siphtah avait sa tombe à lui et ne partageait pas celle de la reine Taousert, son épouse, c'est-à-dire cette tombe n° 14 qui fut usurpée par Setnekht.

Mais Davis n'avait pas besoin de cette fiche de consolation : le millésime de 1905 lui avait été des plus favorables. Il avait découvert, à côté de la tombe de Ramsès XII, une sépulture qui valait mieux qu'aucune des tombes royales jusqu'alors inscrites à son tableau, celle de Yuua et de la dame Thouyou, père et mère de la reine Tiyi. Maspero dont le bateau venait d'arriver, fut mandé en toute hâte et pénétra avec peine dans l'hypogée mystérieux. Il fallut lui frayer la voie en abattant une rangée de pierres du mur qui aveuglait la porte et que les spoliateurs n'avaient fait que découronner. Dès son entrée, il put jouir d'un rare spectacle. A la lueur des bougies on voyait s'allumer des reflets d'or dans tous les coins. La tombe était garnie comme le magasin d'accessoires d'un grand théâtre. Les deux sarcophages sur traîneaux, d'énormes caisses à canopes, un char sur ses roues, deux magnifiques fauteuils, cadeaux d'enterrement de leur fille Tiyi et de leur petite fille Sitamon, des coffres d'une rare élégance, dons de leur gendre royal et de leur fille, enfin un ensemble d'objets du meilleur style. La présence de Maspero ne fut pas seulement nécessaire pour identifier la tombe ;

elle fit éviter, raconte Davis un accident terrible, mais non inédit. Le sarcophage du père de la reine, était couvert d'une épaisse couche de bitume. Pour éclairer la légende gravée sur les bandeaux d'or, Davis avait approché si près ses deux bougies que Maspero pût tout juste faire le geste qui allait empêcher la masse de bitume et de cèdre de s'enflammer. En un instant, la tombe, bondée d'objets extrêmement combustibles, n'eût été qu'un brasier et cette belle journée du 11 février 1905 fût devenue la plus lugubre de nos annales égyptologiques.

Les trois années qui suivirent furent encore des années bien remplies. Je n'en extrairai que les deux faits principaux. Nous sommes en 1907, devant un hypogée sans décor et singulièrement obstrué. Premier obstacle : un catafalque écroulé : c'est celui de la reine Tiyi. Aucun doute, on est entré dans son tombeau et l'on croit retrouver son image dans les couvercles des canopes, sculptures du plus bel art de l'époque amarnienne. Quand on arrive au cercueil, le plus riche qui soit sorti des ateliers de l'Égypte, mais qu'on trouve défoncé par une pierre détachée au plafond, on met au jour non pas une momie, mais un squelette. Deux chirurgiens de passage vont l'attribuer à la reine. Cet échafaudage s'effondrera. Quand M. Elliot Smith se trouvera en face des ossements, il y reconnaîtra un squelette masculin en dépit de la conformation du bassin.

Aménophis IV, car c'était lui, que caractérisent dans des portraits tant de signes de dégénérescence, était un de ces êtres hybrides qui semblent n'être entrés qu'à regret dans le sexe que la nature leur a octroyé. J'ai eu

la vive satisfaction de revoir au mois de mars son magnifique cercueil complètement restauré. Les centaines de petites pièces de pâtes de verre et de lamelles d'or dont il était recouvert ont été remises en place par une main savante et patiente qui était celle de notre collègue, M. Daressy.

Nous voici au tombeau d'Haremheb, qui causa une grande surprise à Davis quand il y fit son entrée, le 25 février 1908. Il croyait Haremheb enterré à Memphis. C'est évidemment ce qui lui serait arrivé si, général discipliné, il n'avait pas quitté son poste de commandement. Mais, comme vous le savez, Aménophis IV n'avait laissé aucun héritier mâle et l'homme qui détenait les plus grands pouvoirs militaires sous le règne de Toutânkhamon, n'eut qu'à s'armer de patience pour accomplir sans résistance son coup d'état. S'il n'avait fait qu'occuper un trône trois fois vacant depuis la mort d'Aménophis, les historiens le laisseraient en paix et feraient même chorus avec M. Herbert Winlock pour célébrer le lustre qu'il sut rendre à l'Égypte, mais il nous apparaît comme le plus intrépide démarqueur des pharaons du Nouvel Empire, ce qui n'est pas peu dire.

Il trouva sans doute ingénieux, pour donner des gages aux prêtres d'Amon, ses plus fermes appuis, de détruire les constructions du roi hérétique et l'occasion lui parut bonne de confisquer tout le passé monumental de Toutânkhamon. Nous ne sommes même pas sûrs qu'il ne se soit approprié l'hypogée inachevé de ce dernier, non sans lui avoir donné un développement d'autant plus aisé qu'il n'avait qu'à amplifier un tracé à demi exécuté et con-

forme au plan des tombeaux royaux de la XVIII^e dynastie tel qu'il résulte de ceux de Thoutmôsis I^{er} d'Aménophis II, de Thoutmôsis III et du tombeau 42 présumé celui de Thoutmôsis II. Ses adjonctions constituèrent un nouveau type d'hypogée qui servira de modèle aux rois de la XIX^e et de la XX^e dynastie.

Cette usurpation du passé historique de Toutânkhamon a mis la Némésis de l'archéologie du côté de la victime. Le tombeau d'Haremheb a été violé et son sarcophage n'a livré que quelques ossements dont on n'a même pu déterminer le sexe. Mais l'important pour nous, en dehors de l'intérêt que nous prenons à ces querelles du passé, est dans l'abondance et même la beauté d'un mobilier funéraire aussi gravement endommagé que celui des rois déjà nommés, mais venant confirmer d'une manière irrécusable son caractère traditionnel et rituel.

Je n'entreprendrai pas l'énumération de tant de pièces qui soulèveraient d'assez longs commentaires. Je ne m'arrêterai ici qu'à deux éléments. Nous voyons reparaître le cygne en cèdre bitumé, déjà vu dans le tombeau de Thoutmôsis III. Ce palmipède est étranger à la faune de l'Égypte. Importé d'Asie Mineure ou de la mer Egée, à quel titre figure-t-il dans la tombe royale, sinon pour y prolonger un détail plaisant de la vie privée du roi, comme cela se produira pour la gazelle favorite de la reine Isim-Kheb, à laquelle on accordera même les honneurs de la momification.

Passons, avant de quitter cette tombe, aux débris de l'*Osiris Verdoyant*. Il faut entendre par là un gabarit en bois léger, ou même un simple cartonnage reproduisant

le dieu Osiris momifié. On le garnissait d'une mince couche de terre humide dans laquelle on semait du blé. L'herbe à peine sortie, on portait ce symbole du renouveau et de la résurrection dans le tombeau où les ténèbres arrêtaient d'ailleurs sa végétation. Cet accessoire est à citer parmi ceux que leur fragilité excluait de tout transport dans un interminable convoi funèbre.

Notre attention, maintenant, va se tourner vers ce petit roi à qui le Destin réservait d'abord un rôle de moyenne envergure qu'il a convenablement rempli — celui de faire sa rentrée dans la Capitale de ses ancêtres et d'y rétablir le dieu de Thèbes sur son trône de roi des dieux. Mais le roi des dieux est allé rejoindre ses adorateurs dans l'histoire du passé et Toutânkhamon vient de faire la route inverse et de reparaitre parmi nous. Les plus illustres personnages et les plus renommés potentats de l'antiquité ne sont plus que poussière et ce jeune roi, dont le nom fut rayé des monuments et ignoré des annalistes revient, trois mille trois cents ans après sa disparition de la terre des vivants, avec ses meubles et son trousseau royal.

Oui, Toutânkhamon aussi « au complet », aussi actuel que s'il était mort l'an dernier, voilà ce qu'on a compris à la lecture de ces télégrammes qui se succédaient sans trêve il y a deux ans. Cet excès de publicité a, par contre, indisposé quelques personnes du métier et oblitéré en elles le sens exact de cette réalité. Mais que pèse la solution de l'un de ces petits problèmes qui forment notre ordinaire auprès d'un fait archéologique de cette importance? C'est une magnifique page sans lacune du chapitre des Rois hérétiques qui est sortie de terre et, sous le rapport

archéologique, c'est la plus documentée de l'histoire d'Égypte.

Lord Carnarvon, arrivé en Égypte en 1907 s'était acquis le concours de M. H. Carter qui l'attira dans la Vallée des Rois, où ils purent suivre avec une curiosité anxieuse le jeu de Davis, impatients de jouer leur partie, eux aussi. Ils trompèrent leur attente par cinq ans de fouilles dans une région réputée vierge entre le débouché de la Vallée et l'ancien cimetière de Drah Aboul'Nega. Sur la colline de ce nom ils découvrent la tombe d'Aménophis I^{er}, la plus ancienne de la XVIII^e dynastie après celle d'Ahmôsis, disparue. La découverte du tombeau d'Haremheb n'ayant été suivie d'aucune autre, Davis, de guerre lasse et bien convaincu que la vallée lui avait livré tous ses secrets, se décida en 1914 à résilier sa concession. C'était le moment guetté par ses deux rivaux. Davis leur passa la main dans un geste de commisération. Il fallait un grand courage pour se lancer après Loret et après lui dans une campagne à Bilan-el-Moloûk ! C'est cependant une fausse piste de Davis qui mit Carter sur la voie.

Le tombeau de Toutânkhamon que l'Américain croyait avoir découvert en 1908 n'était qu'une pauvre cachette ou fut déterré un gobelet en terre émaillée au nom de ce roi. Des bandelettes et de petits feuilles d'or, à la même estampille, ramassées non loin de là, posaient nettement la question de la vraie tombe qui devait se trouver dans le voisinage. Mais la guerre avait tout arrêté. Mobilisé et attaché au quartier général du corps d'occupation, Carter, homme à aventures, raconte avec humour comment dans une période de congé, il découvrit un tombeau d'essai,

c'est-à-dire inachevé, de la reine Hatshepsout dans une excursion de nuit, entreprise sur la demande des notables de Louqsor pour disperser deux bandes de voleurs qui se le disputaient.

La reprise des travaux n'eut lieu qu'à l'automne de 1917. Cinq ans de progression méthodique et de persévérance amenèrent Carter au pied du monticule dominé par le fameux tombeau de Ramsès VI, aussi visité des touristes modernes que de ceux d'autrefois. Cet amoncellement de débris d'un âge très ancien, puisqu'il supportait les huttes de ceux qui avaient creusé la tombe du Ramesside, était le seul endroit épargné jusqu'alors par nos fouilleurs. Ils se décidèrent à l'attaquer avant l'arrivée des caravanes d'étrangers, afin de pouvoir leur rendre à temps le seul moyen d'accès à cette tombe; et c'est ainsi qu'au carrefour le plus fréquenté de la Vallée des Rois, le plus foulé depuis près d'un demi-siècle par des voyageurs venus de tous pays, le matin du 4 novembre 1922, Carter vit émerger du sable la première marche de l'escalier, indicatrice de la trouvaille.

Des récits dramatisés de l'aventure ont couru le monde et sont aujourd'hui dépourvus de l'attrait de la nouveauté. Tout l'espace déblayé jusqu'à la porte du tombeau, revêtu des cachets déjà mentionnés, fut comblé à nouveau jusqu'à l'arrivée de Lord Carnarvon appelé par dépêche. Le 24 novembre, les deux heureux pionniers pouvaient identifier la tombe, avant même qu'elle ne fût ouverte, par la présence des cartouches, de Toutânkhamon sur des empreintes de cachets d'abord inaperçus. L'obsession qu'une pareille tombe, creusée, non dans la montagne,

mais dans le thalweg de la vallée, ne pouvait être qu'une cachette du genre de la prétendue tombe de Tiyi, s'ajouta à tant d'années de labeur pour aviver leur surprise et surexciter leur admiration à l'instant décisif où une pierre, abattue dans le mur d'obturation de la seconde porte, au bout du petit couloir, permit à Carter d'explorer du dehors, avec une simple bougie le contenu de la mystérieuse caverne. Alors ce court dialogue s'engagea avec Carnarvon, qui, derrière lui, frémissant d'impatience, attendait avec Lady Evelyn Herbert, sa fille, et M. Callender, son aide : Can you see any thing? — Wonderfull things, répondit Carter ébloui.

C'était en effet le spectacle le plus extraordinaire. Dans une chambre de huit mètres de large sur moitié moins de profondeur, était rangé méthodiquement comme en un garde-meuble, à peine dérangé par un cambriolage furtif et consécutif aux funérailles, un mobilier aussi remarquable par sa richesse que par sa nouveauté, non qu'on se trouvât en présence de formes entièrement renouvelées, mais son aspect d'intégralité faisait dans l'esprit un très vif contraste avec le souvenir des débris lamentables recueillis jusqu'alors dans les tombeaux royaux. Les trois canapés funéraires tirés des formes du lion, de la vache Hâthor et de l'hippopotame femelle Thouéris, souvent reproduits par les *illustrés* des deux mondes et bien connus de vous tous, allongés en file contre le mur du fond, servaient d'étagères à des lits, des fauteuils, des tabourets, des coffres historiés. Par une place vide n'était laissée dessous. Quand la lumière électrique remplaça la bougie fumeuse, et que les compagnons de Carter,

entrés avec lui dans cet antre merveilleux, eurent promené des yeux hagards sur toutes ces richesses, et découvert dans un angle les chars démontés de leur train et, de l'autre côté, les deux grandes statues royales en sentinelle, aussi fraîches qu'au sortir de l'atelier, puis aperçu, en se baissant, un trou révélateur d'une nouvelle chambre contenant un mélange chaotique d'objets de toute sorte, supputant spontanément l'importance de leur trouvaille, ils sentirent leur raison vaciller. Leur esprit venait de recevoir une commotion peu commune.

Toutes les précautions prises, ils quittèrent la tombe dans un grand état d'exaltation et quelle que fût la folie des rêves qui dût s'ensuivre, ils ne soupçonnèrent pas le degré de stupéfaction que leur réservait la porte scellée entre les deux statues, quand les moellons en furent méthodiquement descendus et qu'apparut, morceau par morceau, dans cette lente opération, le catafalque d'or, de lapis et de turquoise, en la date devenue légendaire pour eux du 17 février 1923.

Le malheureux Carnarvon, mort avant d'en avoir vu le démontage, ne put que soupçonner le nombre de catafalques emboîtés systématiquement au-dessus du cercueil. Il n'a pu se pencher, comme il m'a été donné de le faire au mois de mars de cette année, sur le masque doré de ce magnifique cercueil anthropoïde, ni admirer les richesses éparpillées dans tous les espaces vides de cette sépulture. C'est la note la plus tragique, dans le sens grec du mot, de cette histoire de tombeaux.

L'été qui suivit la découverte, je fus captivé pendant des heures en entendant M. Winlock, mon collègue du

musée de New-York, revenu directement de Thèbes et j'en ai retenu cette parole : « Mal avisé serait celui qui prétendrait connaître l'art égyptien du nouvel Empire sans avoir vu ce qui est sorti de la tombe de Toutânkhamon. » On ne peut qu'acquiescer à ce jugement. L'hypogée modeste, improvisé par le successeur de Toutâkhamon, le roi Aï qu'une peinture bâclée représente sur un des murs du caveau et qui en a estampillé la porte, n'en est peut-être qu'à la moitié de ses révélations. Le document écrit si convoité qui nous manque va peut-être sortir du cercueil ou de quelque boîte déposée dans l'annexe et la momie du jeune roi nous apprendra le nombre d'années qu'il convient d'ajouter aux six ans de règne que nous lui connaissons.

Mais d'ores et déjà, le contenu de sa tombe nous a fait pénétrer dans l'intimité d'une période historique et artistique intéressante entre toutes. Dans les sciences historiques, il ne s'agit pas seulement de lire ce qui est écrit ; il est d'autres conséquences à tirer que celles que nous fournissait les textes. Les grandes lignes de l'histoire du temps sont clairement fixées : il nous faut approcher de plus près les personnages. A ce point de vue, la tombe fameuse nous confirme dans la connaissance d'un temps que nous sentons, malgré son éloignement, proche de nous par cette sorte d'affinité que les époques de pleine maturité ont entre elles. Mais quelle confirmation ! Quelle intensité d'effets dans cette quantité inusitée de meubles, d'armes, d'insignes, de vêtements aux formes souvent inédites !

Le penchant très marqué vers les lignes courbes

habilement exploité dans le décor végétal, le parti très inattendu tiré de la plante traitée en ronde bosse dans une étonnante série de vases en albâtre trahissent un vif besoin de renouveau dans le répertoire décoratif du temps et sous l'influence indiscutable de l'art égéen. La même préciosité apparaît dans les autres industries. Ce qu'el-Amarna, ruinée, n'a fait que nous promettre, nous apparaît ici dans sa plénitude. Les études sur l'art de cette époque, déjà si alléchées par les fouilles dans la capitale des rois hérétiques, vont prendre un nouvel essor.

On ne saurait non plus se soustraire à l'effet moral de cette découverte. La vue de tant d'objets d'une telle diversité établit entre leur lointain possesseur et nous le même sentiment de contact que nous éprouvons avec le possesseur disparu d'une résidence princière. Les souvenirs historiques qu'en éveillent en nous les appartements parcourus, nous les ressentons ici d'une manière plus intime, bien que la demeure ne soit qu'une tombe, parce que cette tombe, réduite à sa plus simple expression et dépourvue de tout apparât, se trouve être au contraire, le réceptacle de tous les éléments associés étroitement à vie la journalière du défunt, avec mille indices qui nous permettront de définir son caractère. Toutankhâmon est plus près de nous qu'aucun autre roi d'Égypte.

Mais ce jeune pharaon se serait volontiers passé de cette incursion dans sa retraite la plus fermée ; et si sa pensée survit dans son Double, distingue-t-elle du vulgaire spoliateur, l'investigateur qui s'arroge les prétendus droits de la science ?

Grave problème qu'il m'est interdit de résoudre parce que je le ferais avec trop de partialité. Mais nous pensons conjurer la formule d'exécration édictée contre ceux qui ont ainsi troublé son rêve de vie éternelle, non par une libation expiatoire, qui n'est pas de notre ressort, mais par cette simple réflexion : La perpétuité de la sépulture de Toutânkhamon a été tout de même un oubli de plus de trois mille ans. C'est un compte qui ne se renouvellera peut-être pour aucun autre roi. A défaut d'une éternité plus complète, voici la lumière de l'histoire dont il avait été injustement frustré, et quel nom de l'histoire ancienne a été depuis deux ans plus prononcé que le sien ! Et quelle résurrection plus opportune que celle de revenir parmi des hommes qui savent assez sa langue et le passé de sa dynastie pour devenir des confidents s'il a quelque chose à leur dire par l'organe du papyrus ou de la pierre gravée, et qu'un long apprentissage a rendus plus aptes à recueillir sans l'amoinrir ce que le temps, ce destructeur, leur a, cette fois, si généreusement conservé.